

De L'influence opérée par Malherbe sur la poésie et sur la langue française.

L'époque de la Renaissance, ce mouvement général qui, dans la première moitié du 16. siècle, vit se développer avec énergie toutes les forces morales et intellectuelles de l'Europe, en faisant surgir partout des idées grandes et nouvelles, ne laisse pas de se manifester vivement dans l'esprit français. Mais le mouvement de cette période, émanant de la Réforme, et en vertu de sa tendance spécialement polémique, devait faire de la prose son instrument principal, afin d'atteindre son but moral et doctrinaire: savoir celui d'enseigner et d'éclairer les hommes, tandis que la poésie, tout en visant au même but, n'y joue qu'un rôle secondaire. Nous verrons les passions religieuses et politiques passer de la bouche des orateurs, des libelles des pamphlétaires aux écrits plus graves des mémoires et des traités. Pasquier et Bodin forment la langue française aux discussions politiques, Montaigne s'érige en critique et juge ingénieux de tous les partis et de tous les systèmes. La satire française elle-même renonce pour un moment à ce caractère inoffensif qu'elle avait encore conservé dans les oeuvres de Rabelais, pour défendre avec ardeur dans la *Ménippée* la cause de la littérature nationale contre l'influence étrangère. — Cependant on aurait tort de croire que durant cette époque la poésie ait été tout à fait négligée. Ce fut à la cour brillante du roi chevaleresque François premier que la poésie prit un nouvel essor et sut réunir spécialement dans les oeuvres de Marot, sous une forme plus pure, tous les charmes de la poésie populaire du quinzième siècle.

Mais cette poésie d'élégies et d'épigrammes, malgré sa verve et sa délicatesse, quant au fond, n'occupait qu'un rang inférieur; ce n'était, pour ainsi dire qu'une poésie familière. Car, cultivée à la cour et dans la haute société, elle se contente de chanter les événements de cette sphère, et s'éloignant de plus en plus de sa base nationale, elle devint peu-à-peu complètement étrangère à la pensée, aux travaux et à la vie intellectuelle de l'époque.

Il est évident que la poésie française ne pouvait se borner à chanter éternellement les niaiseries de la cour, il fallait qu'une réforme s'effectuât sur ce domaine, que la poésie se plaçât à la même hauteur où Rabelais et Calvin avaient élevé la prose et créé un langage clair et logique, noble et populaire à la fois; il fallait en enrichir la forme et le fond enfin la diriger vers des sujets réellement grands et dignes d'elle-même. Les premiers qui essayèrent cette hardie tentative, il est vrai, avec plus de zèle et d'enthousiasme que d'intelligence et de succès, furent Dubellay¹⁾ et surtout Ronsard.²⁾ Après avoir fait de fortes études classiques et après s'être assuré l'appui de plusieurs amis qui s'étaient donné le nom pompeux de la Pléiade, ils se mirent courageusement à l'oeuvre pour donner à la langue et à la poésie française la pureté, la noblesse et la majesté d'expression qui fait le charme et le mérite des écrivains de la Grèce et de Rome. La voie qu'ils suivirent, savoir l'imitation de la Grèce antique et de l'Italie moderne, était la bonne sans aucun doute; car les ouvrages les plus beaux de presque toutes les littératures de l'Europe moderne sont dus à l'influence de la Renaissance. Mais, au lieu de se borner à cette imitation, les novateurs commirent la faute grave de se laisser entraîner à imiter trop servilement les anciens. Malgré cela il faut reconnaître le courage et l'ardeur qu'ils mirent à transformer la poésie légère en une poésie «magniloquente et hautonnante», pour y infuser l'élément rhétorique et introduire la culture d'un genre plus élevé. — Le héraut du combat qui alors s'engagea ce fut Du Bellay. Dans son manifeste il commence par réhabiliter l'idiome français, jusque là dédaigné par les savants et par frayer la route à son développement. «Nos ancêtres, dit-il, nous ont laissé notre langue si pauvre et si nue, qu'elle a besoin des ornements et s'il faut parler ainsi, des plumes d'autrui.... Notre langue commence encore à fleurir, sans fructifier: cela certainement non par le défaut de sa nature, mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. Par quel moyen peut-on hâter son développement? par l'imitation des anciens. Traduire n'est pas un moyen suffisant pour élever notre vulgaire à l'égal des plus fameuses langues. Que faut-il donc? imiter! imiter les Romains comme ils ont fait les Grecs, comme Cicéron a imité Démosthènes, et Virgile Homère... Il faut transformer en soi les meilleurs auteurs, et après les avoir digérés, les convertir en sang et en nourriture.»³⁾ Une prédilection si prononcée pour les formes antiques ne pouvait que devenir injuste envers ses devanciers. Aussi rejette-t-il toutes ces vieilles poésies françaises aux jeux floraux de Toulouse comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de notre langue, et ne servent, sinon à porter témoignage de notre ignorance. Cependant malgré son aversion pour le moyen âge romantique, Du Bellay a assez de tact pour admettre l'Italie moderne aux honneurs de l'imitation. Il conseille aux siens de «sonner ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne, pour lesquels tu as Pétrarque et quelques modernes Italiens.» Voilà le programme; celui qui le premier et le plus hardi allait le mettre en pratique, c'était Ronsard. Et en effet, Ronsard était amplement pourvu de toutes les qua-

1) Né en 1524, mort en 1560.

2) Né en 1524, mort en 1585.

3) Défense et illustration de la langue française par Joachim Du Bellay, Paris 1859.

lités nécessaires pour régénérer le poésie. Doué d'une connaissance profonde des Grecs et des Romains il joignait à celà une noble ambition pour l'idiome français et un grand talent poétique. Mais méconnaissant l'esprit de la langue et opérant sans mesure dans sa réforme, il commit souvent les malentendus et les erreurs les plus graves. Ronsard jugea bien que la poésie française, pour être ennoblie, avait besoin, pour ainsi dire, d'une nouvelle langue. Mais il oublia qu'une langue aussi développée, représentée par une littérature si fortement déterminée que le français au 15. siècle, ne saurait être transformée dans son essence même. En vain donc le novateur et ses amis mirent-ils hardiment à contribution le latin et le grec, en vain prescrivirent-ils l'emploi de mots composés à la manière de la langue grecque, en vain fit-on de: *verre verrier, verrement, de pays payser*; Bacchus fut décoré du nom de *Cuisse-né, nourrit-vigne* etc. Puis Ronsard créa de nouveaux termes en francisant des expressions italiennes ou antiques, en y accolant seulement une terminaison française. Et quand il poussa son ardeur d'ennoblir et d'enrichir la langue poétique si loin que de faire des emprunts à tous les patois, appelés par lui des dialectes, et aux termes techniques de tous les metiers, on comprend quel étrange confusion devait résulter d'un mélange si hétérogène: la langue naïve, gracieuse et flexible fut transformée par ce néologisme en un idiome grotesque et ampoulé. — Pour consolider cette révolution grammaticale, Ronsard introduisit en France tous les genres de la poésie antique, en premier rang l'ode et l'épopée, et c'est surtout dans ses compositions gracieuses et légères qu'il nous a laissé des vers d'une grand beauté. Aussi fut-il applaudi par tout le monde, même par les savants les plus célèbres de son temps; car le principe — la renaissance des idées antiques — était juste et ce qu'il y eut de faux, d'outré dans la mise en pratique de ce principe ne frappa les yeux que plus tard. Ronsard croyait imiter les anciens en copiant le corps sans y souffler ensuite l'âme vivante; au lieu de pénétrer dans l'esprit de ses modèles, au lieu de se laisser inspirer par les idées et les images, pour produire des oeuvres originales en harmonie avec son époque et sa nation, il n'en calqua que le style et les tournures; il éblouit ses contemporains en surchargeant, d'après les théories hasardeuses de son système, ses poésies de termes mythologiques et historiques, d'expressions maniérées et de métaphores abstruses et guindées. Enfin, mettant à la place de la beauté poétique l'élégance rhétorique de la diction, il créa une poésie pleine d'enflure et de redondance et sans harmonie intérieure.

Boileau, le législateur du Parnasse français, a jugé Ronsard:

»Ronsard..... par une autre méthode
Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa modé.
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parla grec et latin. 1)«

Cependant une partie de ses oeuvres lui survivent, ce sont les compositions légères et gracieuses, ses sonnets, ses madrigaux et ses chansons érotiques, inspirés des Italiens qui, grâce à l'influence religieuse de Rome, aux guerres d'Italie de Charles huit, de Louis douze et de François premier, et grâce aux mariages des rois français avec les filles des Médicis, exerçaient alors sur la France une domination non moins grande que celle de l'antiquité. Dans

1) Boileau, l'Art poétique I v. 123—126.

ce genre où Ronsard préférait suivre la pente naturelle de son talent plutôt que ses théories hasardeuses, il nous a laissé des vers qui méritent de ne pas périr. Mais en général c'est par l'antagonisme de l'esprit antique et italien que le réformateur se fourvoya. Sa manière de voir, de sentir, son sens était trop français pour réussir à s'orienter tout à fait dans celle de ses modèles; il les traduisait en les françaisant, il était inépuisable à produire des types poétiques d'après l'antique, mais ces tours sont le plus souvent affectés et sans verve. Cependant malgré ses erreurs graves on ne peut se refuser à reconnaître chez Ronsard le mérite d'avoir senti que la France avait besoin d'une poésie noble et d'avoir frayé la route qui devait y conduire. Mais qu'il ait mis toute la poésie dans l'érudition, qu'il n'ait su créer une langue en rapport avec les moeurs et le goût de sa nation, c'est là ce qu'on lui reproche à bon droit.

Il fallait donc un réformateur qui affranchit l'esprit français de l'imitation servile des anciens et des Italiens, il s'agissait d'épurer l'idiome français du fatras érudit qui l'avait si étrangement défiguré, de rendre la poésie populaire et d'instituer une langue générale, également claire et intelligible aux classes élevées comme à la foule. Mettre la dernière main à l'oeuvre de cette révolution littéraire, inaugurer une réforme durable, telle devait être le gloire de Malherbe.

»Enfin Malherbe vint et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée,
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osait plus enjamber.
Tout reconnut ces lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.«¹⁾

Ce jugement de Boileau caractérise d'une manière frappante le rôle littéraire de cet homme et les services qu'il a rendus à sa nation.

François de Malherbe, fils d'une famille noble, naquit en 1555 à Caen en Normandie, où son père occupait alors l'office d'assesseur. Malherbe fit ses premières études à l'université de Caen et à Paris; puis son père l'envoya à Heidelberg et à Bâle, où il suivit pendant deux ans les cours des professeurs les plus célèbres. De retour à Caen, il fit pour quelques temps des cours aux écoles publiques. Vers 1576, il quitta brusquement la Normandie, irrité, s'il faut en croire Racan, de l'hérésie de son père, qui s'était fait huguenot.²⁾ Il alla en Provence, remplissant l'emploi de secrétaire auprès du grand prieur Henri, Duc d'Angoulême. C'est de là que datent ses premiers vers, au temps que la Pléiade était dans toute sa splendeur; donc rien d'étonnant que le jeune homme se laissât entraîner en sonnante dans le ton de ses contemporains, qu'il «ronsardisât» comme il s'en est accusé depuis. Il commença par imiter ce qu'il devait réformer plus tard. Après la mort de son protecteur, en 1586, il se mêla pour quelque temps aux guerres civiles et servit avec bravoure dans la Ligue contre Henri quatre.

1) Boileau, l'Art poétique I, v. 131—142.

2) Racan, Vie de Malherbe.

En 1587 il publia *Les Larmes de Saint Pierre*, imité d'un ouvrage italien: »Lagrima di Santo Pietro del Signor Luigi Tansillo.« Ce poème, contenant 66 sixains, tout en payant son tribut à la mode italienne, prouve déjà par quelques passages que, pour se développer avec toute son indépendance, le talent de Malherbe n'avait besoin que de temps et d'une occasion favorable. André Chénier, le commentateur des poésies de Malherbe, juge de ces stances comme suit: »Quoique le fond des choses soit détestable dans ce poème, il ne faut point le mépriser. La versification en est étonnante. On y voit combien Malherbe connaissait notre langue et était né à notre poésie; combien son oreille était délicate et pure dans le choix et l'enchaînement de syllabes sonores et harmonieuses.«¹⁾ Si cette louange paraît exagérée aux yeux des connaisseurs, il faut avouer cependant que cette poésie renferme des vers d'une grande beauté, par exemple le passage où il parle des jeunes enfants décédés à la fleur de la jeunesse »d'une ame belle et forte« et de leur accueil au ciel par ces premiers martyrs:

»O désirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.«

»Que d'applaudissements, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quant là-haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaisir encore à leur ouvrage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se lever!«

A part un court séjour qu'il fit en Normandie et en Picardie, Malherbe resta en Provence jusqu'à 1605, où il fortifia son intelligence par l'étude des poètes classiques et modernes, se préparant ainsi à son rôle de réformateur à venir, qu'il devait remplir avec autant de gloire que de succès. En même temps, il s'exerça dans les genres de poésie, alors en vogue: il fit des stances, des sonnets, des psaumes, un petit nombre de pièces, il est vrai, mais qui déviaient de plus en plus des traces de ses devanciers et annonçaient déjà un goût différent et des tendances toutes nouvelles.²⁾ Dans ce recueil nous distinguons surtout: »Consolation à M. du Périer« (1599) sur la mort de sa fille unique Marguerite, stances qui renferment des vers fort beaux, comme ceux-ci:

»Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.«

1) Poésies de François Malherbe, avec un commentaire inédit par André Chénier; publiées par M. De Latour.

2) Demogéot: *Tableau de la littérature française au XVII^e Siècle* est disposé à croire que ce sont *les Tragiques* de d'Aubigné et *la Satire Ménippée* qui exercèrent cette influence favorable sur le talent de Malherbe

En 1600, il célébra l'arrivée en France de Marie de Médicis, épouse de Henri quatre, par une ode qui, selon la remarque d'André Chénier, bien qu'un peu froide et vide de choses et surchargée d'un insupportable amas d'une fastidieuse galanterie, toucha les Provençaux par son beau langage, son allure franche et rapide et cette géographie poétique pleine de tableaux. — Cependant, la renommée que Malherbe s'était faite au Sud de la France n'avait pas encore pénétré dans la capitale, et ce ne fut qu'en 1605 que le poète fut présenté au roi Henri quatre qui jamais ne lui accorda sa faveur, quoique déjà en 1566, à l'occasion de la prise de Marseille, Malherbe lui eût adressé une ode animée, en l'honneur de ce fait d'armes. L'entrevue du roi et du poète fut heureuse pour celui-ci. Le monarque l'accueillit avec bonté et lui demanda un poème sur un voyage qu'il allait faire dans le Limousin. Malherbe s'acquitta de cet ordre par l'ode: «O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées» que le roi trouva si admirable qu'il retint le poète à la cour sous le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre avec mille francs d'appointements. La mort du père du poète, en 1606, grossit encore ses revenus, néanmoins il continue à solliciter des pensions, ce qui fit dire à son compatriote M. des Yveteaux, qu'il demandait toujours l'aumône un sonnet à la main. C'est à partir de son appel à la cour que Malherbe commence son double rôle de réformateur et de poète, et bien que peu fécond sous ce dernier rapport, ses meilleurs poésies datent de cette époque. Alors, il avait déjà cinquante ans.

Cependant en Malherbe le poète cède au réformateur; sa vocation critique, son rôle d'organisateur de la langue, voilà la grande affaire de Malherbe. Aussi son individualité et son tour d'esprit semblaient-ils prédestinés à cette oeuvre, qu'il allait accomplir admirablement. Il avait la fierté et le courage d'un vrai gentilhomme, un caractère hardi et disputeur et une volonté inflexible. Il était si jaloux de son autorité sur le domaine de la langue qu'il ne s'humiliait devant aucune autorité. En voici un exemple. Il nommait le pays d'Adousias les contrées situées au delà de la Loire, où l'on se servait de ce mot pour dire adieu; et celui d'en deçà, il le nommait par la même raison le pays de *Dieu vous conduise*, Or, entre gens des deux pays s'émut le débat de savoir s'il fallait dire *une cuiller*, comme les uns, ou *une cuillère*, comme les autres. Le mot est féminin, disaient ceux-ci; donc il lui faut une terminaison féminine. Mais, répliquaient les autres, *perdris* est aussi féminin, et sa terminaison est néanmoins masculine. Henri quatre et le duc de Bellegarde, tous deux du pays d'Adousias et tenant pour *cuillère*, s'en vinrent trouver Malherbe. Malherbe commença comme d'habitude par les envoyer au-Port-au-Foin. Mais comme Henri ne paraissait pas se rendre de bonne grâce: «Sire, ajoute Malherbe, vous êtes le roi le plus absolu qui ait jamais gouverné la France et avec tout cela vous ne sauriez faire dire en deçà la Loire *une cuillère*, à moins que de faire défense, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement.»¹⁾ A ces qualités de caractère il joignait toutes les facultés intellectuelles pour venir à bout de cette noble tâche: une connaissance profonde de la littérature ancienne et moderne, une prédilection particulière et un haut sentiment de la vraie nature de la langue française, dont la régénération et le culte étaient sa religion. Et s'il mit la main à cette oeuvre surtout dans le sens négatif, c'est que son époque non moins que son génie, lui en faisait une nécessité.

1) Poésies de François Malherbe, avec un commentaire inédit par André Chénier.

Nous nous rappelons combien Ronsard avait dénaturé l'idiome français par son manque d'entendement à l'enrichir en y versant des locutions grecques et latines, en empruntant des termes à tels patois ou idiomes et en y amalgamant des tours étrangers et des allures insolites. Il avait cru pouvoir créer une langue poétique, noble et harmonieuse seulement en déployant l'appareil extérieur de la poésie antique. Il méconnut que les langues ne s'enrichissent que par les pensées; de sorte que ses poésies ressemblent pour la plupart à des fleurs artificielles et poudreuses.

Une telle aberration de goût, une si grande aliénation de la poésie de sa source naturelle rendait une réforme de rigueur: »L'ordre des choses qui fait naître les différents génies conformément aux besoins du temps, a amené Numa après Romulus, Racine après Corneille, et Malherbe après Ronsard.¹⁾ Ces réformes nécessaires, opérées par Malherbe, furent si décisives, son influence sur la langue est devenue en effet si prononcée, que les littérateurs de son pays aiment à le comparer à son contemporain Henri quatre. Tous deux ont été de vrais champions; ils ont eu à lutter chacun contre une ligue ennemie, l'un sur le domaine littéraire, l'autre sur le champ politique; tous deux, vainqueurs d'une lutte acharnée, rappelèrent l'ordre et la paix: le roi établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage; le roi a créé l'unité de l'Etat, Malherbe fit du Français un idiome classique.

Malherbe commença sa mission par assembler autour de lui un certain nombre de jeunes gens dont il fit ses disciples. Il se plaisait à discuter avec eux ses réformes. Les plus connus et les plus chéris de ces élèves furent Maynard et Racan, dont le dernier nous a laissé dans sa »Vie de Malherbe« des traits bien saillants sur l'individualité et le caractère du maître.²⁾ Dans ces réunions on passait à l'étamine les oeuvres des poètes contemporains tant sous le rapport de la forme que sous celui du fond, comme par exemple Bertaut et Desportes; puis »le grammairien en lunettes« examinait avec une sévérité extraordinaire les principes généraux de la diction poétique, le choix, la place et la signification des mots et des tours. Mais ce fut surtout sur les poésies de Ronsard qu'il exerça cette censure inexorable: il les scruta jusque dans les détails les plus minutieux pour prouver par leur défauts la justesse de ses théories. Il commença par se déclarer énergiquement contre Ronsard et son école, qui, non seulement imitait servilement les anciens, mais qui voulait encore reproduire l'antiquité dans le français, qu'il préconisait. Malherbe ne voulut admettre et prendre pour modèles, dans la littérature ancienne, que les tours et les idées qui sont d'accord avec l'esprit de l'humanité ou de la nature. De même il traita brutalement les allégories, revêtues de formes mythologiques et employées spécialement par Ronsard. Toutes ces choses ne sont aux yeux de Malherbe qu'une érudition recherchée et raffinée qui ne sert qu'à voiler le manque d'esprit de celui qui s'en sert. Quant à la mythologie il se borne à citer les noms connus de la fable, rejetant tout à fait les fictions. Il voulait que la poésie, ainsi que la prose, n'exprimât que des réalités. Enfin vint la proscription de cet amalgame des différentes langues, de l'invasion des mots et des tournures, tirés de provincialismes et de termes techniques; il exige que la langue soit limpide et compréhensible à tous. Ainsi parcourant les poésies de Ronsard, il en

1) Guizot, vie des poètes français du siècle de Louis XIV. I.

2) Oeuvres complètes de Racan, édition revue et annotée par M. de Latour.

biffa la moitié, et interrogé par un de ses amis, s'il approuvait le reste, il répondit: »Non plus« et l'effaçait également.

L'édifice poétique érigé par la Pléiade et jusqu' alors en vogue, fut tellement maltraité, que, ses pierres étant brisées une à une, il finit par s'écrouler, il est vrai, pas tout d'un coup, car on comprend que le mépris superbe du réorganisateur pour Ronsard et son école évoqua une lutte acharnée contre lui et sa doctrine. Mais la victoire, quoique disputée un moment par ces partisans du bon goût, fut bientôt décidée en faveur de la raison et du sens commun.

Avant tout, Malherbe était grammairien; ses efforts, dirigés surtout sur la grammaire et la prosodie, »façonnèrent l'instrument et le moule de la poésie; d'autres viendront ensuite qui pourront, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes.« De son dévouement à la bonne langue il nous est resté quelques traits piquants. Un jour il refusa une aumône à un mendiant qui l'avait abordé par: »Mon noble gentilhomme« en répondant: »Si je suis gentilhomme, je suis noble.« Près de mourir, il gourmandait encore sa garde-malade qui s'était servie d'un mot impropre. Et comme on lui recommandait de se tenir tranquille: »Laisse, dit-il, je maintiendrai jusqu' au bout la pureté de la langue française.«

La foi que le réformateur avait en lui-même, la confiance qu'il avait dans la justesse et la nécessité de sa réorganisation et l'inflexibilité de ses doctrines, qu'il posa comme l'opinion d'un maître entraînent non-seulement ses élèves, qui répandaient partout les arrêts de leur chef, mais aussi le grand public, séduit si longtemps mais déjà dégoûté par l'afféterie et les raffinements de Ronsard. Malherbe vint donc fort à propos et sut si bien répondre au désir général d'une réforme qu' au bout de quelques années la plupart des oeuvres de la Pléiade avaient vieilli. Et ce qui augmenta encore l'autorité du réorganisateur, c'est que s'il lança sa critique impitoyable contre ses rivaux, il ne fut plus indulgent ni pour ses amis, ni pour lui-même. Lisant un jour à ses amis des vers imparfaits de sa jeunesse: »Alors, dit-il, je ronsardisais.« Et à Racan, qui défendait une de ses productions poétiques, en citant comme modèle des vers de Malherbe, celui-ci répliqua: »Si je fis une sottise, est-il juste que vous en fassiez une autre?« Cette dureté de ses jugements et l'humeur hautaine qu'il portait partout et par laquelle il voulait asservir les esprits à ses lois, irritèrent naturellement ceux qui avaient usurpé le monopole en littérature. Marin, le poète le plus à la mode, alors se vengea par des épigrammes. Des Portes et Bertaut le poursuivirent de leurs critiques, Balzac, prosateur distingué dans le genre épistolaire, l'appelle le vieux pédagogue de la cour. »N'ayons, dit-il, point dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux docteur..... J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes affaires entre *pas* et *point*; qui traite l'affaire des participes et des gérondifs comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avait accoutumé de dire que depuis tant d'années il travaillait à dégasconner la cour et qu'il n'en pouvait venir à bout.... Avec quelle intention voulait-il qu'on l'écût quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules?«¹⁾

Et Régnier même, le célèbre poète satirique, qui, par ses oeuvres, contribua tant au triomphe du réformateur, passe néanmoins dans le camp de ses adversaires. Il faut bien dire

1) Oeuvres de Balzac, Socrate chrétien, discours X.

que Malherbe dînant chez Régnier avait fort malmené l'oncle de celui-ci, le poète Des Portes. 1) Il lança contre Malherbe et son école une de ses plus éloquents satires, où, s'adressant à Rapin, il s'irrite contre:

..... Ces rêveurs, dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les latins, les Hébreux et toute l'antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif,
Il avait le cerveau fantastique et rétif.
Des Portes n'est pas net, du Ballay trop facile.

Comment! nous faut-il donc, pour faire une oeuvre grande,
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
Parler, comme à St. Jean parlent les crocheteurs 2)

Quant à la dernière ligne, c'est une allusion moqueuse à l'avis que Malherbe donnait à ceux qui le consultaient sur la propriété d'un mot ou d'un idiotisme. Il est bien clair cependant, qu'en envoyant les sceptiques aux crocheteurs de la place St. Jean, le poète ne voulait pas être pris à la lettre. C'est l'esprit, bien plus que la lettre de l'idiome qu'il emprunte au peuple de Paris; car la capitale ou plutôt l'ancienne province de l'Isle de France, située à peu près au centre du pays était celle qui avait conservé l'idiome le plus pur et où celui-ci avait été le plus inaccessible au pédantisme et à l'imitation étrangère. Malherbe voulait donc chasser par cette boutade les éléments exotiques et ramener la langue dans la voie nationale, pure et claire pour tous. De même Malherbe, comme ses disciples fut-il attaqué par la vieille Madame de Gournay, femme d'esprit et de littérature, qui se moque fort gaiement des mesquines prescriptions grammaticales ou prosodiques des novateurs, de leurs traductions peu fidèles mais élégantes qu'elle appelle «un bouillon d'eau claire» à cause du style simple et élégant. Mais ces attaques ne trouvèrent pas d'écho chez le public. Aussi Malherbe, persuadé de la nécessité de sa réforme et de la supériorité de son esprit, les traita-t-il avec une parfaite indifférence. «Ecrive contre moi qui voudra» disait-il à Balzac. «Si les colporteurs du Pont Neuf n'ont rien à vendre que les réponses que je ferai, ils peuvent bien prendre les crochets ou se résoudre à mourir de faim. On pensera peut-être que je craigne les antagonistes. Non pas. Je me moque d'eux et n'en excepte pas un. A ceux qui le blâmaient de n'avoir pas bien suivi le sens des écrivains qu'il traduisait ou paraphrasait, il répondit, «qu'il n'apprêtoit pas les viandes pour les cuisiniers,» en indiquant par là qu'il ne tenait point à être loué des gens de lettres. Ainsi Malherbe laissa faire et acheva ce qu'il

1) Avant de se mettre à table Des Portes voulut courtoisement offrir à Malherbe un exemplaire de ses psaumes. „Ne vous dérangez pas“ dit brusquement Malherbe, „je les connais et j'aime mieux votre potage.“

2) Oeuvres de Régnier, Satire IX à Mr. Rapin.

avait reconnu juste. Et il ne s'y méprit point: reconnue d'abord par la cour et la ville, sa législation fut bientôt après scellée de l'approbation de toute la nation. Dès que Malherbe eut fait table rase des latinismes, des italianismes et des provincialismes, enfin de tous les éléments étrangers, le goût et la dignité prirent la place de l'esprit de bas-étage. Le malentendu pétrarchisme fut remplacé par la précision et une vraie élégance; la délicatesse de l'expression et l'harmonie l'emportèrent sur la négligence de la versification. C'est Malherbe qui a posé les premiers fondements de l'édifice littéraire qu'allaient ériger après lui les grands auteurs du siècle de Louis quatorze, c'est surtout grâce à sa réforme que la France possède l'idiome peut-être le plus précis et le plus élégant de l'Europe.

Pour familiariser le public intelligent avec ses hautes conceptions, le réorganisateur n'a pas publié un ensemble de lois et d'ordonnances, un code grammatical, mais il a consigné ses doctrines en critique sur les oeuvres contemporaines, surtout sur celles de Ronsard et Des Portes. En parcourant leurs poésies, il cite à son forum critique, il est vrai d'un rigorisme quelquefois outré, chaque ligne, chaque mot, il examine les rimes et les constructions, ainsi que les images et les métaphores employées; toute bévue contre le génie de l'idiome est relevée; il fait comme il a prononcé une fois, de leurs fautes un livre plus gros que leurs livres mêmes. L'exemplaire de Ronsard, annoté de la main de Malherbe, n'existe plus, mais celui de Des Portes nous est conservé; il fourmille de remarques, il est raturé d'une manière terrible. Passons en revue les changements principaux effectués par cet examen critique dans le système métrique jusqu' alors en usage.

Pour commencer par la rime, la base presque unique et la condition de la poésie française, c'est Malherbe et après lui Corneille et J. B. Rousseau qui en firent une loi rigoureuse. Il en défendit l'accouplement des simples et des composées comme *jour* et *séjour*, *temps* et *printemps*, des dérivés *mettre*, *permettre* ou des mots analogues *montagne*, *campagne*. Les rimes faciles, ou celles qui ne le sont que pour l'oreille, telles que *connaissance* et *innocence*, *conquérant* et *apparent* sont défectueuses pour lui. Il exige que la rime soit parfaite, non-seulement pour l'oreille, mais aussi pour l'oeil, il le déclare le vrai signe d'un grand poète de chercher des rimes rares et difficiles, qui, à son avis, donnent les vers les plus beaux.¹⁾

Commentaire sur Des Portes.²⁾

Diane, livre I, Sonnet XIV, pag. 252.

„Il souffre un mal présent, j'en doute encore un pire.

Et plus je vais avant, plus ma douleur *s'empire*.“

Remarque de Malherbe: *pire* et *empire* mal rimé.

1) Cependant en proscrivant la rime du simple avec le composé et en n'admettant que les rimes satisfaisantes pour l'oreille et l'oeil en même temps, Malherbe dépasse évidemment la mesure raisonnable et son autorité n'a pas fait loi sur ce point. Aussi le grand critique Sainte-Beuve dans son: „Tableau historique et critique de la poésie française au XVI siècle, lui fait-il ce reproche: Malherbe ne s'est pas abstenu de l'excès, il a oublié que la rime relève de l'oreille plutôt que des yeux, et qu'il est même piquant quelque fois de rencontrer deux sons parfaitement semblables sous une orthographe différente.“ De même, Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* le proclame ainsi: „Nous avons été toujours persuadés qu'il fallait rimer pour les oreilles, non pour les yeux.“

2) Oeuvres de Malherbe par Lalanne, tome IV.

Elégies, livre II, p. 382.

„O temps, qui du haut ciel la vitesse mesures,
Las! retourne, disais-je, à mesurer les heures.“

Remarque de Malherbe: rime provençale ou gasconne, d'une diphtongue avec une voyelle.

Cléonice, p. 352.

Si, c'est quelque plaisir à l'ambitieuse âme,
Telle comme l'on dit qu'est celle de la femme.

Remarque: mauvaise rime.

Puis il interdit les rimes des noms propres comme *Castille* et *Bastille*, *Alexandre* et *Lysandre*, et il devint si rigide sur ce point qu'il pouvait à peine souffrir qu'on rimât les verbes en *er* qui avaient tant soit peu de concordance, par exemple *ordonner* et *pardonner* en disant qu'ils dérivait de *donner*. Quant à la succession des rimes masculines et féminines, c'est à tort que La Harpe rapporte à Malherbe ce perfectionnement dans le système de la versification française, en lui faisant un mérite d'avoir «mêlé les rimes masculines et féminines, dont l'effet est si sensible.» C'est à des poètes antérieurs, surtout à Ronsard, que cet éloge est dû, d'après le témoignage du judicieux Etienne Pasquier, qui écrit à ce sujet: »Au regard de la rime plate, Ronsard observa toujours cette ordonnance, que s'il commençait par deux féminins, ils étaient suivis par deux masculins, et la suite tout d'une même teneur comme vous voyez en sa *Franciade*.« —

A côté des lois sur la rime, Malherbe en établit une également rigoureuse contre l'enjambement, qu'il proscribit absolument et partout. On sait que l'enjambement ou la suspension a lieu, lorsque le sens commence dans un vers et finit dans une partie du vers suivant. Presque inconnu chez les anciens poètes, c'est à l'étude des langues anciennes et à la connaissance des procédés de la versification grecque et latine qu'il faut attribuer l'introduction de l'enjambement dans la poésie française. L'abus en fut poussé au dernier degré par Ronsard et ses partisans, qui, par là, sacrifièrent l'harmonie du vers. Aussi la Harpe lui en fait le reproche: »Son affectation presque continuelle d'enjamber d'un vers à l'autre est essentiellement contraire au caractère de nos grands vers. Notre hexamètre, naturellement majestueux, doit se reposer sur lui-même; il perd toute sa noblesse si on le fait marcher par sauts et par bonds: si la fin d'un vers se rejoint souvent au commencement de l'autre, l'effet de la rime disparaît, et l'on sait qu'elle est essentielle à notre rythme poétique.... Toujours rempli des Grecs et des Latins, Ronsard va sans cesse enjamber d'un vers à l'autre:

Cette nymphe royale est digne qu'on lui dresse

Des autels....

Les Parques se disaient: Charles qui doit venir

Au monde....

Je veux s'il est possible, atteindre la louange

De celle....

»Il ne s'apercevait pas que placer ainsi une chute de phrase au commencement d'un vers, c'est tout ce qu'il y a de plus ridicule, et qu'alors, pour me servir d'une expression triviale, mais juste, le vers tombe sur le nez ou plutôt qu'il n'y a plus de vers.«¹⁾

1) La Harpe, Lycée, tome V.

Les disciples font constamment la même faute que leur maître:

Mais puisque c'est le temps, méprisant les rumeurs

Du peuple, laissant là le monde et ses humeurs.

Régnier.

L'Immortel attendri n'eut pas sonné sitôt

La retraite des eaux, que soudain flot sur flot

Elles vont s'écouler....

Du Bartes.

Dorat, qui, studieux, du mont parnasse avait

Reconnu les détours et les chemins savait

Par où guider mes pas.

Baif.

Et que j'osai penser la superbe entreprise

De vous offrir mon coeur....

Des Portes, *Les Amours d'Hippolyte* p. 307.

Remarque de Malherbe: Suspendu.

Des Portes, *Elégies*, livre I p. 356.

Las! le jour finit bien, et la nuit nourricière

Des soucis épineux, éteignit sa lumière.

Remarque: Suspension fâcheuse.

Il y a, sans doute, dans ces enjambements quelque chose de choquant pour une oreille sensible à la mélodie du vers. C'est donc un des titres les plus beaux de la gloire de Malherbe que d'avoir purgé la versification française de cet abus. Et Boileau le reconnaît bien dans ce vers:

«Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.»

Du reste, il s'entend qu'en proclamant cette loi, Malherbe n'exigeait la stricte observation que dans la poésie soutenue; quant aux genres simples, tels que comédie, fable, conte, l'enjambement n'est pas proscrit d'une manière aussi rigoureuse, et peut, bien placé, produire même des beautés sensibles. Racine, dans «*les Plaideurs*,» Act III, 3 par exemple, peint d'une manière expressive l'action d'un homme qui reprend sa respiration:

Et concluez. Puis donc qu'on nous permet de prendre

Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre....

De même la Fontaine dans «*Le meunier, son fils et l'âne*.»

Essayons toutefois si par quelque manière

Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.

Boileau même, le sévère réformateur, dans son poème héroï-comique «*Le Lutrin*» s'y laisse attraper, quoique l'enjambement soit beaucoup adouci par la conjonction *et* qui le suit immédiatement.

Des chantres désormais la brigade timide

S'écarte, et du palais regagne le chemin.

- - - - - Chant V 177, 178

Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,

Se dresse, et lève en vain une tête rebelle.

Chant V 241, 242.

La familiarité du ton justifie très-bien ici l'enjambement. Mais, quoi qu'il en soit, la proscription de l'enjambement fait quasi règle dès lors, et d'après Malherbe, qui le proclame vicieux, les grands poètes du siècle de Louis XIV en ont fait rarement usage. Il était réservé aux poètes du dix-neuvième siècle d'en prendre hautement la défense. L'école romantique sous son chef Victor Hugo, attaquant les formes et l'esprit de la période classique, rejeta également l'incompatibilité de l'enjambement avec la beauté poétique et le fit reparaître outre mesure. Sainte-Beuve même, suivant jusqu'à un certain point les opinions du romantisme se prononce ainsi: «J'aime mieux cette cadence souple et brisée des alexandrins que de les voir marcher au pas sur deux rangs, comme des fantassins en parade.» Cependant les efforts pour rétablir l'usage de l'enjambement ne furent guère approuvés et l'enjambement ne joue chez les poètes de nos jours qu'un rôle d'exception.

Une autre chose, touchant non moins à l'harmonie du vers que l'enjambement et à laquelle Malherbe a imposé sa réforme, c'est l'hiatus ou le bâillement, c'est-à-dire, la rencontre de deux voyelles. En poésie, *l'e muet* est la seule voyelle terminant un mot qui puisse être suivie d'une autre ou d'une *h* non aspiré. Aussi est-il défendu, non-seulement dans le genre soutenu, mais encore dans la poésie simple et légère, de mettre dans un vers: *tu es, tu auras, il y est, j'ai été* etc.¹⁾

Certes, la règle trop absolue de l'hiatus devait créer de graves difficultés pour les poètes français et il paraît presque impossible d'éviter en poésie des expressions comme celles que nous venons d'indiquer et tant d'autres de ce genre, si abondantes en prose. Mais l'oreille française est si délicate en ce point qu'aujourd'hui elle serait choquée de la violation de cette loi. Du reste l'hiatus était permis dans les anciens poètes, il ne devint beaucoup plus rare qu'au commencement du seizième siècle, et Malherbe lui porta les derniers coups.²⁾ Citons-en, comme plus haut, quelques exemples du commentaire sur Des Portes:

Epitaphes. Regrets funèbres sur la mort de Diane, II. p. 469.

«Ne peut laisser son *nid*, *y* fait maint et maint tour.»

Remarque de Malherbe: Garde-toi bien de croire que l'on prononce *nid*, on ne dit que *ny* et pour ce il y a ici cacophonie: *ny, y*.

1) La conjonction *et*, suivie d'une voyelle, produit également l'hiatus; la raison en est que le *t* ne se prononce point.

2) La sévérité avec laquelle Malherbe condamne la succession immédiate de deux voyelles a provoqué contre lui ce trait satirique de la part de Regnier, dans sa neuvième satire:

„Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue

Epier si la voyelle à l'autre s'unissant,

Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.»

Cependant dans un vers de sa jeunesse, Malherbe avait laissé échapper l'hiatus suivant:

„Il demeure en danger que l'âme, *qui est née*

Pour ne mourir jamais, meure éternellement.»

Sur que Ménage fait cette remarque: „Cet hiatus est d'autant plus remarquable que Malherbe a toujours regardé le concours des voyelles, en vers, comme une très grande négligence. — Quicherat, Traité de Versification française.

Elégies, livre premier, I p. 353.

»A cheval et à pied en bataille rangée.

Remarque: Cacophonie *pié en bataille*, car de dire *piét en*, comme les Gascons, il n'y a point d'apparence.

La règle de l'hiatus, telle qu'elle est fixée par Malherbe, est devenue — sauf quelques licences admises — une des lois essentielles de la versification française, malgré les attaques de l'école romantique et des critiques, entre autres de Sainte-Beuve qui, sur ce point, blâme le réformateur, d'avoir, en imposant cette loi, consulté l'oeil plutôt que l'oreille. Il dit: »Bien que nous approuvions en général cette réforme de Malherbe, nous remarquerons toutefois que le réformateur est allé un peu loin, et on a le droit de lui reprocher un scrupule excessif. S'il est, en effet, des concours de voyelles qu'il importait d'interdire, il en est aussi qui plaisent et qu'il convenait d'épargner.«

De plus, la critique du réorganisateur s'occupa de la césure, qui coupa l'alexandrin après la sixième syllabe, et le vers de dix syllabes après la quatrième, sans qu'il soit nécessaire que le repos effectué par cette coupure, soit marqué par un signe de ponctuation. De sa rigueur habituelle, il en demande la stricte observation, au point d'interdire même de séparer, par la césure, le mot régissant de son complément.

Diane. Livre II. Sonnet XXX p. 282.

Et craint toujours qu'on ait || sur sa place entrepris.

Remarque: Mauvaise césure.

Elégies, livre I p. 379.

Car outre le tourment coutumier que j'endure.

R. Mauvais vers: le substantif finit le premier hémistiche, et l'adjectif commence l'autre. Le romantisme, cet adversaire déclaré de l'école classique, n'a pas manqué de saper également cette loi et de plaider contre la césure. Mais l'excès auquel Victor Hugo s'est livré dans ce point n'était pas fait pour entraîner ses contemporains, qui, tout en suivant une route intermédiaire, évitent le rigorisme de l'une et la négligence de l'autre. —

L'inversion, seulement en faveur du vers, n'est tolérée par Malherbe en aucun cas.

Les Amours d'Hippolyte. Sonnet XLIII p. 312.

Je n'ai de mon amour aucun fruit espéré.

R.: *Je n'ai aucun fruit espéré. Cet espéré* est en un lieu où il rend le sens ambigu. Ces transpositions sont évitables quand elles font le langage rude ou le sens douteux.

Cléonice, Sonnet LIV, p. 342.

O ciel clément, si juste est ma prière,

Guaris sa vue,

R.: Cette transposition de *juste* est mauvaise; car il veut dire: si ma prière est juste, et il semble qu'il dit: tant juste elle est.

Du même sont proscrites les rimes à l'hémistiche.

Elégies, livre I, 2. p. 360.

Est-ce pas bien aimer que ne rien penser

Qu'en ce bel oeil meurtier qui me fait trépasser.

R.: Rime à demi-vers.

Les Amours d'Hippolyte, Sonnet 69. p. 318.

Comme un nouveau géant que l'orgueil va touchant....

R.: Rime au milieu du vers.

Les anciens poètes, surtout Marot, se permettent certaines licenses de grammaire pour faciliter la construction du vers, entre autres l'ellipse ou la suppression de lettres ou de mots spécialement de pronoms personnels. Tout cela est prohibé par Malherbe et dès lors.

Imitations de l'Arisoste, p. 409.

S'elle trouvait la mort comme elle a bien envie.

R.: Si elle.

Diene, livre II. Sonnet LV p. 290.

Puisqu'il vous plaît, Madame et qu'avez tant envie.

R.: Vous oublié.

Ni des formules vagues, ni des chevilles, appelées par Malherbe *bourres* ou *vents*, sont admises.

Elégies, livre I, 19, p. 376.

Cent mille tourbillons l'un sur l'autre amassés,

Cent pensers différents....

R.: Pourquoi *cent mille* tourbillons et *cent* pensers. J'ai déjà dit que ces phrases numériques ne valent rien.

Diane, livre I. Chansons III p. 268.

L'autre me suce le sang,

Et l'autre qui se mutine

De traits me pique le flanc.

R.: Cheville. Pourquoi n'en a-t-il peu autant dire de celui qui lui suce le sang? N'était-il pas aussi mutiné que celui qui lui pique le flanc?

Diane, livre II, Sonnet 43 p. 286.

Contre votre rigueur, je veux, belle meurtrière

Car des eaux de mes pleurs la source est éternelle.

R.: Bourre excellente, s'il en fut jamais.

Une guerre opiniâtre est déclarée aux drôleries, aux sottises, aux mauvais choix de mots, aux doctes obscurités, etc.

Les Amours d'Hippolyte, Sonnet 80 p. 321.

Prisent or' cette étoile, et or' cette autre encore.

R.: Drôlerie.

Les Amours d'Hippolyte, Sonnet 57. p. 318.

Et demeure cruelle au son de mes douleurs.

R. Sottise; les douleurs ne sonnent point.

Elégies, livre I. 14. p. 371.

Le marinier sans crainte en sa *nave* est couché.

R.: Mauvais mot.

L'imitation de l'Arioste p. 405.

Ils tournent leurs chevaux ainsi comme ils voulaient.

R. Niaiserie.

Toutes dissonances, tous sons durs sont interdits. L'harmonie, avec l'observation des règles de la grammaire, est une des conditions essentielles de la versification.

Les Amours d'Hippolyte. Sonnet 82. p. 322.

Amour, choisis mon cœur pour butte à tous tes traits.

R. *Ta, tous, tē, traits*, cacophonie.

Diane, livre I. Sonnet 16. p. 252.

Mais vous, belle tyranne, aux Nérons comparable.

R. *Tira nos nez*, paroles mal rangées.

Toutes ces annotations et quantité d'autres, par exemple sur un latinisme: «La langue latine se sert de cette épithète, mais la française, non», ou sur un autre passage de Des Portes: «Cette sottise est non pareille», ou: «Etrange oisonnerie, très mal, impertinent» donnent une critique de détails, il est vrai, peu civile, souvent pédantesque même et à plusieurs reprises outrée, mais néanmoins nécessaire pour régénérer la langue, pour soumettre l'art de la poésie à un corps de lois, qui, en la rendant difficile, bannit de son territoire les poètes médiocres et n'admit que les esprits vraiment inspirés. La raison de cette critique acerbe de Malherbe contre Ronsard et Des Portes, c'est précisément l'engouement de ce qui constituait le public d'alors et même des lecteurs d'élite, pour ces difformités, ces licences vicieuses contre le génie de la langue et de la poésie.

Ronsard avait une facilité productive qui lui permettait de composer à son gré, 1) Malherbe, par contre travaillait ses vers avec une lenteur extrême. Comme il s'attachait surtout à la perfection de la forme et du style, quant à la clarté, il limait, touchait retouchait sans cesse. On raconte même qu'il barbouilla toute une demi-rame de papier pour une seule stance. «Quand on a fait cent vers et deux feuilles de prose,» telle est son expression, «il faut se reposer dix ans.» Il n'est pas étonnant qu'il voulût imposer à toute production poétique le travail consciencieux, la méditation profonde, le purisme rigoureux qu'il s'infligeait lui-même. Rejetant donc sur le domaine littéraire toute négligence résultant du caprice individuel, jaloux à l'excès de la dignité du style, il frappait tous ces manquements, à la propriété de l'idiome, qu'ils fussent calculés ou involontaires, n'importe. On dirait même que ce rigide Malherbe était disposé à mettre sur le compte des imperfections de la langue jusqu'à certaines faiblesses de conception.

Il proscrivit la nonchalance, la paresse qui aimait mieux paraître ignorer les lois de la poésie que de les reconnaître et de tâcher de les vaincre. Enfin, pour le répéter encore, toute la réforme de Malherbe paraît n'avoir eu pour objet que de relever la poésie de la décadence où l'avaient fait tomber les abus de ses devanciers. Toutes les règles du réformateur, je l'ai déjà mentionné, ne sont pas d'une égale portée, quelques-uns, par exemple celles sur l'hiatus et l'inversion sont trop pédantesques et subtiles; aussi n'ont-elles jamais été strictement observées par ces contemporains, mais l'ensemble, le système de la critique, également juste et décisive, porta bien ses fruits.

On pourrait douter que la réforme eût triomphé si le grand critique se fût borné à poser des préceptes et à établir des doctrines. Mais il a fait plus que cela, à la théorie il

1) „Ducentos versus ante cibum et totidem coenatus scripsisse amabat.“ Balzac, lettre à M. de Silhon.

a joint la pratique; à côté du grammairien il y a le poète, dont les exemples sont la sanction de ses doctrines.

Nous ne voulons pas prétendre que Malherbe ait été doué d'un talent poétique supérieur. Au contraire: Tant sous le rapport de la richesse d'imagination que sous celui de la profondeur des pensées, plusieurs de ses contemporains sont de beaucoup au-dessus de lui. Plus versificateur que poète, il eut peu d'idées, peu d'inspirations élevées et peu de verve. Ses productions, assez rares d'ailleurs, sont peu volumineuses. Les premières d'entr'elles datent, chez lui, de l'âge mûr. On a même calculé que, pendant les 25 années de sa plus grande fécondité, il n'a composé, en moyenne, que trente-trois vers par an. Aussi les poésies de Malherbe sont-elles moins le résultat de l'inspiration que de l'esprit; la forme étant toujours subordonnée à la pensée, elles sentent le poète théoricien. Mais pour la pureté et la dignité de la diction, pour l'arrangement des vers et la limpidité du style, ses poésies, limées avec tant de soin, servent de modèles, de mise en pratique à ses théories. Aussi ne laissèrent-elles pas d'attirer bientôt l'attention et même le suffrage des Français de son temps.¹⁾ Et dans la poésie française, moins originale que celle de plusieurs autres nations, poésie, où l'esprit, le jugement, l'harmonie du vers occupe le poète plus que l'inspiration et la peinture des idées, la tâche du réformateur, portant sur la pureté de la langue et la dignité du style, était de la plus grande importance. »Né avec de l'oreille et du goût, il connut les effets du rythme, et créa une foule de constructions poétiques adaptées au génie de la langue.«²⁾

Son sentiment de la poésie française était bien ce qu'en Allemagne nous appelons: la manière française. Il ne voit dans la poésie que la recherche du nécessaire, de l'utile et non le beau en soi; il y voit bien plus l'amusement de l'esprit que l'aspiration vers les sphères idéales. — Son lyrisme est matériel. De là résulte que ses productions ressemblent à de la prose élégante, et que ses vers ne font briller à nos yeux qu'un feu réthorique, où nous voudrions une inspiration vraiment poétique. Mais c'est par là précisément qu'il plut à ses contemporains, pour qui la jouissance, en matière de poésie, consistait dans les accords harmonieux et sonores flattant l'oreille. N'oublions pas, toutefois, que le phébus de Ronsard et de Des Portes, la recherche du Marotisme, avaient fini par faire sentir le besoin d'une poésie plus grande par sa simplicité même. Sans doute, Malherbe n'était pas né pour les pensées fortes, mais il fixa la forme.

Si nous nous rappelons que la plupart des oeuvres de Malherbe datent de la première moitié du dix-septième siècle où le roi souverain domine l'opinion publique, où la cour devient le centre et la force motrice de toute l'existence intellectuelle du peuple, où la cour domine la ville et où ces deux facteurs disposent, pour ainsi dire des applaudissements universels, nous comprenons, que, pour réussir, les poètes eussent, avant tout, à flatter cette cour afin d'en être applaudis. »Étudiez la cour et connaissez la ville« voilà la loi suprême pour tous les genres littéraires de cette période. — Malherbe devint donc poète officiel. Il composa des stances, des odes, des chansons, des sonnets, quelques épigrammes et des vers de ballets, presque

2) »Malherbe a toujours passé pour le plus excellent de nos poètes, mais plus par le tour et par l'expression que par l'invention et les pensées.« Oeuvres de Saint Evremond, tome VI.

2) La Harpe, Lycée, tome V.

tous des vers de commande ou de circonstance. Il prêta sa plume non-seulement pour glorifier les exploits de Henri quatre, mais encore pour chanter les petits évènements de la cour, même les passions coupables des grands et du monarque: sujets vraiment peu dignes de la poésie. D'après le désir de son protecteur, le Grand-écuyer M. de Bellegarde, il fit des stances: »Aux dames, pour les demi-Dieux marins, dont il juge lui-même ainsi dans une lettre à un ami: »Monsieur le Grand me commande de faire des vers pour les dames. Je fis ce que je pus pour m'en excuser, mais il y eut ordre.... J'en fis pourtant, car il fallut obéir; mais ce furent de vers de nécessité. Ils ne laissent pas d'être loués; le mal est que je ne les loue pas et que je ne veux pas qu'on les voie.« On n'en sera guère étonné sachant quelle idée peu élevée il se faisait de la poésie et d'un poète en général; tandis que celle-là n'est bonne que »pour le plaisir des oreilles,« celui-ci ne lui vaut »qu'un bon joueur de quilles.« Voici un autre mot de Malherbe qui prouve combien peu de cas il faisait de l'art de la poésie. Il disait un jour à son élève Racan: »Voyez-vous, Monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons eu une grande puissance sur les paroles, pour les placer si à propos chacune en leur rang, et que nous avons été tous deux bien fous de passer la meilleure partie de notre âge en un exercice si peu utile au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps, ou à penser à l'établissement de notre fortune.«¹⁾ Mais, chose assez singulière, parmi ces pièces de circonstance, inspirées par le désir d'obtenir ou de payer un bienfait, se trouvent précisément les plus belles qui soient sorties de sa plume. Aussi sa vanité littéraire et sa bonne opinion sur ses propres oeuvres se proclama-t-elle assez fréquemment. Il n'éprouve aucune espèce de faux scrupule de modestie quand il dit:

»Les ouvrages communs vivent quelques années;

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.«²⁾

Et encore:

»Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore

Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;

Je les possédai jeune et les possède encore,

Au déclin de mes jours.«³⁾

Un jour, la princesse de Conti lui disait: »Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde.« »Pardonnez-moi, madame«, répliqua Malherbe, »je les ai vus, car s'il sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les ai faits.« —

Ces traits nous peignent suffisamment le caractère hautain du réformateur; d'un autre côté, il était assez courtisan pour se subordonner au roi et à la cour en tout ce qui ne touchait pas au domaine du langage. Il met dans son respect pour la monarchie souveraine la même abnégation, le même dévouement, la même logique que dans celui qu'il a pour la religion catholique. Ses convictions en matière religieuse sont contestables, peut-être; néanmoins, il donne à sa passion pour l'ordre, à son sentiment de discipline, cette thèse, peu phi-

1) Vie de Malherbe, par Racan.

2) Sonnet à Louis treize.

3) Ode au roi Louis treize.

losophique sans doute, que la religion des honnetes gens doit être celle de leur prince. Dans le domaine grammatical et littéraire, c'est alors lui seul qu'il reconnaît comme prince absolu. Il y exerça une dictature entière; il ne subira la loi de personne, témoin la réponse qu'il fit à Henri quatre à l'occasion de la dispute sur le genre du mot *cuiller* et dont j'ai fait mention plus haut.

Si Malherbe s'essaya dans différents genres de poésie, on peut dire qu'il ne réussit guère que dans l'ode et la stance. La dignité de son style et la sobriété qu'il apporte au choix de ses images, le distinguent vivement de la rudesse et de la diction ampoulée de la Pléiade. Malgré ces qualités, il manque en général de verve et d'inspiration.

Louis treize, partant pour l'expédition de la Rochelle, reçoit de lui les vers suivants:

»Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.«

»Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire:
Roi, le plus grand des rois et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.«

A l'occasion d'un voyage de Henri quatre il composa cette: »Prière pour le roi Henri-le-Grand, allant en Limousin« stances où il flatte le monarque en ces termes:

»Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que votre affection ne les juge trop courts?

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre:
Et rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Il y peint les désastres des guerres civiles dont le souvenir lui pèse constamment:

»Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler, ils font tant de pratiques
Que, qui n'a point de peur n'a point de jugement.«

Il espère que la gloire et la puissance du prince rendront au pays les douceurs du repos:

»Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne verrons plus ces fâcheuses années,

Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
 Toute sorte de biens comblera nos familles,
 La moisson de nos champs laissera les faucilles,
 Et les fruits passeront la promesse des fleurs.»

La même pensée se retrouve presque dans les belles strophes de l'ode: »A la Reine Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence où le poète met en opposition le fléau de la guerre et les bénédictions de la paix:

»La discorde aux crins de couleuvres,
 Peste fatale aux potentats,
 Ne finit ses tragiques oeuvres
 Qu'en la fin même des Etats.
 D'elle naquit la frénésie
 De la Grèce contre L'Asie,
 Et d'elle prirent le flambeau
 Dont ils désolèrent leur terre,
 Les deux frères de qui la guerre
 Ne cessa point dans le tombeau.»

—
 »C'est en la paix que toutes choses
 Succèdent selon nos désirs;
 Comme en printemps naissent les roses,
 En la paix naissent les plaisirs;
 Elle met les pompes aux villes,
 Donne aux champs les moissons fertiles,
 Et de la majesté des lois
 Appuyant les pouvoirs suprêmes,
 Fait demeurer les diadèmes
 Fermes sur la tête des rois.»

Si l'on ne peut disconvenir que dans Malherbe le poète ne cède en général au versificateur, que le feu rhétorique l'emporte sur la pensée et l'enthousiasme, toutefois il se trouve des stances clair-semées où il se laisse aller tout-à-fait à l'élan de son imagination et on est également frappé de la diction poétique et de la douceur des sentiments. A preuve la belle stance »Consolation à M. Du Périer« mentionnée d'abord, et celle »Aux Ombres de Damon« où il regrette la vanité de nos grandeurs et de nos plaisirs:

»Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
 C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes.
 Issus de pères rois et de pères bergers,
 La Parque également sous la tombe nous serre;
 Et les mieux établis aux repos de la terre
 N'y sont qu'hôtes et passagers.»

—
 »Tout ce que la grandeur a de vains équipages,

D'habillements de pourpre et de suite de pages,
 Quand le terme est échu, n'allonge point nos jours ;
 Il faut aller tout nus où le destin commande ;
 Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
 C'est qu'il faut laisser nos amours.*

Ces idées de la fragilité de toutes les choses d'ici-bas se retrouvent encore dans la paraphrase du psaume 145.

»N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
 Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.
 Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
 C'est Dieu qui nous fait vivre,
 C'est Dieu qu'il faut aimer.

»Là (dans les grands tombeaux) se perdent ces noms de maître de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudre de la guerre ;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, il n'ont plus de flatteurs ;
 Et tombent avec eux, d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 Faisait leurs serviteurs.*

Il est donc aisé de comprendre qu'un écrivain à tel point soucieux de la pureté du langage ne se soit pas borné à en créer des modèles en poésie, mais qu'il ait tâché de sanctionner ses théories par des essais en prose. Mais bien que les littérateurs français placent fort haut dans leur estime le Malherbe poète et versificateur, la plupart d'entr'eux ne paraissent guère faire grand cas du prosateur Malherbe. Et cependant le législateur de la langue nous a laissé en prose des écrits qui lui assignent à juste titre une place assez marquée. Outre un grand nombre d'épîtres familières nous connaissons de lui une lettre adressée à la princesse de Conti au sujet de la mort de son père, ses traductions de Sénèque et celle du troisième livre de Tite-Live, ouvrages qu'il considérait lui-même comme des modèles non moins dignes de sa doctrine que ses poésies. A l'égard de ses lettres familières, il écrit à son cousin M. de Bouillon: »Je suis bien aise que mes lettres vous soient agréables. Vous en pensez m'ouïr deviser au coin de mon feu. C'est là, ou je me trompe, le style dont il faut écrire les lettres.« Cette haute opinion il l'avait pour sa traduction de Tite-Live, de sorte qu'un jour quelques-uns de ses amis lui demandant de fixer sa doctrine par la publication d'une grammaire, il le refusa en les renvoyant à la lecture de cette oeuvre comme modèle de la manière d'écrire. Toutefois, ces explosions d'amour — propre ne sont pas des preuves de la supériorité de sa prose, sans compter qu'il y manque fréquemment de vivacité et de grâce. Cependant, au point de vue de la langue, à l'égard de la correction du style, ses ouvrages, surtout les traductions des traités de Sénèque et de Tite-Live, ne démentiront certainement pas ses poésies. Et s'il est juste d'appeler Balzac le vrai créateur de la prose française, comme Malherbe lui-même en parle: »Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France« — au moins demeure-t-il vrai que Malherbe lui a frayé la voie. Après

Balzac et Malherbe on n'avait qu'à mettre en pratique les maximes des ces réformateurs pour achever la réalisation du système.

C'est ici que je terminerai mon étude sur Malherbe; et, pour me résumer en quelques mots, pour définir encore l'influence qu'il a exercée sur la langue et la poésie françaises, je me contenterai de citer le jugement, prononcé sur lui par un littérateur célèbre de nos temps: «Sa principale gloire est d'avoir reconnu qu'il y a un art d'écrire et d'en avoir déterminé les principales conditions: savoir, le choix des idées, celui des mots et leur disposition. Il a démêlé le véritable génie de notre langue, et en repoussant l'invasion gréco-latine qui l'avait dénaturée, il a préparé les conquêtes intellectuelles qui font la force et l'honneur de la France.»¹⁾ Malherbe mourut en 1628, mais sa réforme triompha. L'oeuvre que le maître avait inaugurée fut continuée par ces disciples et ces cercles élégants et littéraires qui se formèrent dans la première moitié du dix-septième siècle et dont le plus fameux est connu sous le nom de *l'hôtel de Rambouillet*. Et toutefois, si ceux-ci ont quelquefois dévié de la voie tracée, les uns en outrant les prescriptions du réformateur, les autres en imitant l'emphase espagnole et l'afféterie italienne, cette phase de servilisme littéraire ne pouvait plus prendre racine en France après le succès décisif obtenu par Malherbe. Au contraire elle disparut rapidement pour faire place à la littérature véritablement nationale qu'allèrent inaugurer les grands écrivains du siècle de Louis quatorze.

1) Gêruzez, Essais d'Histoire littéraire.

Tableau des fautes d'impression.

Page 2, ligne 20	lisez	<i>développement</i>	au lieu de	d'éveloppement.
" 3, " 1	"	<i>la poésie</i>	au lieu de	le poésie.
" 4, " 15	"	<i>la gloire</i>	au lieu de	le gloire.
" 5, " 21	"	<i>quand</i>	au lieu de	quant.
" 6, " 17	"	<i>meilleures</i>	au lieu de	meilleurs.
" 6, " 29	"	<i>féminin</i>	au lieu de	feminin.
" 7, " 33	"	<i>compréhensible</i>	au lieu de	comphérensible.
" 9, " 9	"	<i>qu'ils</i>	au lieu de	qu'ls.
" 12, " 35	"	<i>viendrons</i>	au lieu de	viendorons.
" 13, " 15	"	<i>aspirée</i>	au lieu de	aspiré.
" 15, " 10	"	<i>Diane</i>	au lieu de	Diene.
" 15, " 23	"	<i>pu</i>	au lieu de	pru.
" 16, " 35	"	<i>quelques-unes</i>	au lieu de	quelques-uns.
" 17, " 32	"	<i>moitié</i>	au lieu de	motié.